



la revue de  
**L'ÉCRAN**  
IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES  
PARAIT TOUTES LES SEMAINES  
Numéro Spécial : 10 Frs. — NOEL 1943  
NOUVEL AN 1944

Suzy CARRIER  
dans  
l'Escalier sans fin





Irène Corday et André Le Gall dans PREMIER DE CORDEE.

## Ce numéro de Noël - Nouvel-An.

Puisqu'il s'agit d'un numéro de Noël, les traditions autorisent les souvenirs d'enfance; alors, comme introduction, choisissons en un. Plus qu'un souvenir, il s'agit d'une rengaine. Rengaine que chantaient des ouvriers qui au bord d'un lac, planaient les pilotis destinés à soutenir un « débarcadère », rengaine qui, rythmée à la cadence de leur peine disait : « En voilà un, le joli un, le un s'en va, ça ira, le deux s'en vient, ça va bien; en voilà deux, le joli... » et trois, et quatre, et cinq, autant qu'il y avait de pilotis plantés dans la journée. Si ce souvenir me paraît adapté aujourd'hui, c'est que ce numéro de Noël est celui aussi du Nouvel-An et que, tradition encore, il faut évoquer l'espoir. La chanson de naguère est celle de l'es-

poir. En consacrant notre passage d'une année à l'autre à la jeunesse, à l'avenir, nous ne faisons peut-être pas œuvre d'originalité extrême... Mais qu'est-ce donc que l'originalité, nous avons préféré nous placer sous un signe qui nous convenait. Certes nous n'allons pas bêler l'optimisme, le moment serait mal choisi, mais il l'est plus mal encore pour la désespérance. Il est en pays de Provence un beau proverbe, un peu sceptique, un peu égoïste, mais tout plein de cet espoir dans le présent d'abord et dans le lendemain ensuite, il dit : LI SIAN MAI, LI SIAN BEN, (nous sommes encore là, nous y sommes bien). Nous voudrions ne mettre que cela en exergue de notre dernier numéro de 1943.

# JEUNESSE

PRÉSENTE...

Les temps sont morts de ces enthousiasmes que nous jugions nous-mêmes inutiles et qui nous entraînaient dans des querelles tapageuses. Les années sont courtes qui nous séparent de ces heures fracassantes où s'édifiaient nos théories offréennes.

Se peut-il que ce soit déjà hier. Nous avons vécu des instants émouvants. J'étais frais émoulu de mon Atidi. J'avais évité les boy-scouts disciplinés pour jouer à l'Indien dans une tanière d'un nouveau genre : une avant-scène baroque, dont ne voulait jamais aucun client normal, et que ce charmant Ostric m'offrait généreusement. Les soirs de grande obscurité passive, je me souviens immanquablement de cette retraite où, tapi dans une obscurité énivrante, je me découvrais plus rusé qu'un Navajos, plus fier aussi que ceux de mes camarades qui fumaient hargneusement des cigarettes en barbe de maïs.

A la tombée de la nuit, je quittais ce tourbillon ténébreux et dans les rues désertes, je guettais Hoot Gibson et Maciste, Ausonia, William Hart ou Sa Majesté Douglas.

Je quittai. Nice, dont la demi-douzaine de films hebdomadaires ne suffisaient plus à mes appétits de nyctalope et j'ai connu à Paris cet enfantement cinématographique auquel on ne peut songer sans quelque trouble.

Il est toujours vain de parler de soi-même. Je le fais aujourd'hui en m'assimilant à une époque disparue dont je fus l'heureux témoin. Et comment vous la rappeler si ce n'est en vous faisant partager ma joie ?

Ces clubs et ces tribunes étaient-ils inutiles ? Avions-nous tort de nous passionner au cours de débats où nous cassions nos voix, et dont certains dégénéraient en bagarres ?

Avions-nous tort de réclamer plus d'intelligence et moins de concessions ? Avions-nous tort de soutenir — souvent avec la plus évidente mauvaise foi — des causes à l'avance perdues ?

D'Entr'acte à la Mélodie du Monde, le chemin fut à la fois long et épi-

neux. Le cinéma connaissait alors ses mécènes ; ses martyrs aussi, qui, le ventre cliquotant des cafés crèmes de la Rotonde, entraînaient dans la légende.

Et pour connaître les films interdits, il nous fallait affronter les bâtons blancs et les pèlerines plombées.

Et nous nous couvrons périodiquement d'insultes dans des revues à faible tirage, aux parutions incertaines.

Et nous étions acharnés à défendre nos chapelles avec une fureur de tyran. Nous étions à la fois plus reconnaissables que le phare d'Alexandrie et plus creux que le colosse de Rhodes. Mais autour d'un spectacle forain dont souriaient les Sous-Préfets, nous avons jeté à grandes brassées notre enthousiasme de jeunes hommes. De zèle nous sommes fiers. Et de ce zèle fougueux, nous retrouvons le cœur de notre cœur.

Vint la sagesse, c'est-à-dire les quelques années supplémentaires qui nous contraignirent au rasoir mécanique, aux cravates plus sobres, à un confort moins problématique. Le Cinéma gagnait ses lettres de créance à grands coups de krachs et d'imbécillité agissante. La naissance du parlant jeta un coup suprême à nos rêves et au rêve tout court. Soudain tout rentra dans l'ordre. Un grand spectacle était né, dont les rares réussites trouaient nos poitrines comme des cœurs de femmes. Adieu, grands airs d'esthètes ! Adieu, essais de laboratoire ! Adieu films issus de cerveaux en ébullition, réalisés avec les quatre sous de parraïn !

Puis le coup de boutoir de la guerre, et, sous le prétexte de difficultés matérielles, la prime à la médiocrité.

Crotte ! (nous étions moins raffinisés, il y a quinze ans).

Mais voici qu'à la faveur de cette faiblesse, une jeunesse fervente se retrouve. Privée des joies matérielles et spirituelles auxquelles elle aspire, freinée jusque dans ses rythmes, elle désire que le seul jeu qui lui reste ne soit pas un ersatz.

(Suite page 22)

par

MAURICE

BESSY



## CEUX QUI SERONT



Tous les cours se ressemblent, la classe de comédies de Pierre Bertin ressemble étonnamment à celle de Juvet dans Entrée des Artistes.



... et lorsque les élèves sont un peu dégrossis, on les met dans l'ambiance, ils ont droit au projecteur, bientôt à la caméra.

Cette fois-ci, on peut considérer que « ça y est », le Centre des Hautes Etudes Cinématographiques a commencé son activité. Il y a déjà quelques mois que les cours de comédiens ont débuté, les concours pour les « techniciens » étant terminés, les cours de ceux-ci vont suivre sans tarder.

N'entre pas qui veut au Centre... Non pas qu'il y faille « tuyaux », recommandations ou « piston »... Il y faut surtout des idées, une vocation bien ancrée, des moyens pour y parvenir et pas mal de cran. « Ici on ne plaisante plus » aurait pu écrire Marcel L'Herbier au fronton de son Université.

Les éliminatoires pour ces techniciens ont eu lieu en novembre dans les principaux centres universitaires. Ceux qui n'avaient pas le baccalauréat subissaient une sorte d'examen « probatoire » où l'on

posait (aux producteurs et metteurs en scène) un certain nombre de questions concernant leur futur métier, ou tout au moins les connaissances de bases indispensables à ce futur métier : « Relations, en se plaçant au point de vue cinématographique, entre Flaubert et Stendhal ». Questions concernant le règne de Saint Louis, les possibilités artistiques, pittoresques, spectaculaires de cette époque; Questions sur l'histoire de l'art; épreuve d'imagination sur un scénario libre; « tests » graphiques et enfin une question pratique assez imprévue mais permettant aux « aspirants » de comprendre qu'il ne s'agit plus de flotter dans les nuages. Le thème est le suivant : Supposez que vous avez à transporter de Nice à Moret, dans le Jura, une troupe complète, acteurs, techniciens, etc... Il faut tenir compte que le camion de son n'a que 40 litres d'essence, que l'autre camion qui peut le remorquer est un gazogène qui ne dépasse guère 30 kms à l'heure et que le départ étant fixé au samedi matin, tout le monde doit être sur place le lundi à midi. Le concurrent avait deux heures pour résoudre la question et établir un devis avec comme aide un Chaix et un tarif des chemins de fer. En consultant le Chaix on s'apercevait qu'il y avait une série de correspondances par des petites voies locales à trains intermittents. Cela a l'air d'une colle mais c'est là où l'on a pu juger de la classe professionnelle des futurs étudiants. Les devis s'élevaient selon les réponses entre 30.000 et 80.000 francs. Vingt concurrents ont été admis sur environ 300. Il faut espérer que pas mal, écourtés et estimant que ce n'était pas comme cela qu'ils imaginaient ce métier doré ont renoncé... Les autres pourront se présenter en juin.

Certes, l'Institut de formation du comédien, est moins exigeant quant au bagage minimum d'entrée, encore en demande-t-on plus que n'en sait cette triste majorité qui écrit aux revues et aux studios en croyant que l'on devient vedette « comme ça » en prenant un caprice ou un mirage pour un appel impérieux... Et une fois dans la place il faut y rester. Car tous ceux qui perdent leur temps, sont rapidement éliminés, il s'agit d'apprendre un métier, de former les cadres du cinéma de demain. On y fait ses classes, et durement. Il y a le cours de littérature, de gymnastique, de danse, d'escrime. Pierre Bertin et Catherine Fontenay sont professeurs de diction; Paul Clavel et Jules Chantreau enseignent le maquillage. Enfin MM. Huot et Bibal chargés du cinéma proprement dit, utilisent cet enseignement pour les besoins propres de la caméra, font travailler des textes découpés

en séquences comme « pour de vrai ». Ensuite, et Marcel L'Herbier, directeur de l'Institut s'en occupait lui-même récemment aux Studios François Ier, les meilleurs élèves « passent » une scène devant un appareil. Ils auront leurs bouts d'essais, pourront se voir, se critiquer, se juger peut-être... Il est curieux de constater combien cette épreuve suprême apporte de découragement à ceux qui la passent. Le découragement, c'est le métier qui entre, c'est la fin de l'illusion...

Il est d'autres cours annexes, les projections de films avec exercice de critique, les cours de chant... Il ne s'agit pas de former des Tino Rossi, mais de poser des voix incertaines, de leur donner du point, de guérir les accents...

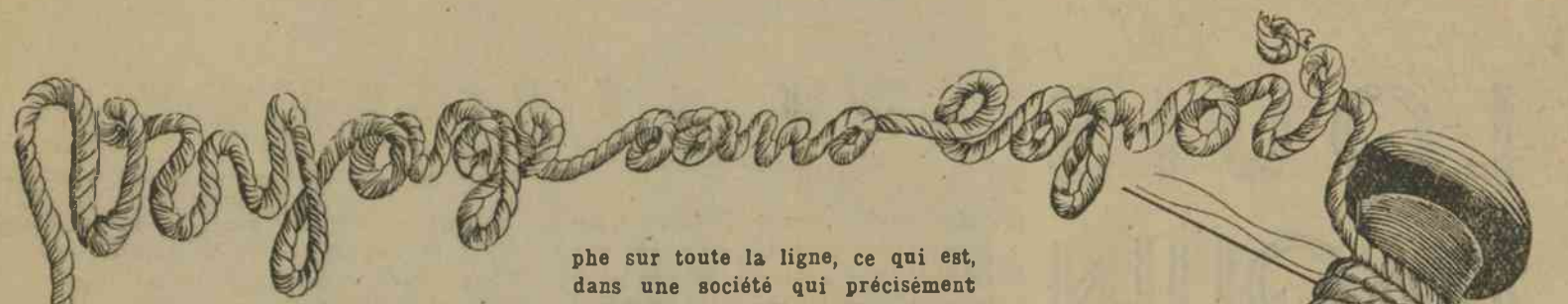
Deux, trois ans font... une vedette ?... Oh ! non, mais un comédien qui peut être utilisé. La création de cette école est un des très grands progrès réalisés depuis bien des années elle contribue à faire du cinéma un métier, elle ouvre des espoirs. Elle va causer bien des larmes, bien des rages, bien des imprécations, mais elle rendra autant de service par ceux qu'elle éliminera que par ceux qu'elle formera. Sur un millier d'illusionnés qui « veulent faire du cinéma » on peut en compter deux qui ont les qualités minimales nécessaires. Sur un millier de ces « deux » une centaine arrivera à vivre de son métier... Et sur ces cent-là, peut-être une vedette, et encore. Ceux qui n'ont pas compris cela, qui n'ont pas su bifurquer en route font autant de ratés qui diront que la vie est injuste.

Maintenant les éliminés qui voudront se consoler, pourront toujours dire, comme ceux qui ont été recalés à l'autre Conservatoire, le grand, le vieux : « Les meilleurs n'y ont pas passé. »

R. M. ARLAUD.



Danse, assouplissement... effets de jambes devant le photographe... Déjà.



L'évasion fut pendant toute une période, presque une époque, le thème central de la littérature, des arts, de la pensée. L'évasion marquait un réflexe de la jeunesse, réflexe un peu lâche à vrai dire, on ne s'évade que lorsque l'on renonce à la lutte telle qu'elle se présente. Est-ce pour l'avoir certainement fortement subie — en tous cas traversée — cette époque, que Pierre Mac Orlan, reprenant le sujet d'un film de naufrage, amplifie le thème ? Ce Voyage sans Espoir est le récit d'un élan, d'un effort, de plusieurs efforts pour échapper à la vie... d'un échec aussi. Seul s'en sort le jeune homme dont la dernière image est vibrante comme un départ, alors qu'elle n'est qu'un retour au quotidien. Ce film fera date comme l'a pu faire Quai des Brumes avec lequel il a énormément de rapports mais dont il n'a pas la désespérance. Pourtant c'est l'échec; mais l'échec n'a pas ici le visqueux de l'autre histoire. Peut-être les personnages sont-ils plus grands ? Il y a là-dedans un grand souffle et c'est un grand triomphe, Christian Jaque fait œuvre reconfortante car il prouve qu'actuellement, un film peut s'affranchir des lisières consensuelles, se libérer des obligations opportunistes, retrouver le domaine qui lui plaît, s'y mouvoir à son aise. Car enfin nous avons pu croire un instant qu'au nom d'une morale stérile et pauvrement ridicule on allait supprimer des écrans des éléments à coup sûr spectaculaires : la vie des ports, des boîtes, des bouges, les repris de justice et les coups de revolvers. Or Christian Jaque retrouve triomphalement tout cela. Notre morale en souffre-t-elle ? La jeunesse va-t-elle se trouver pervertie et perdue ! Oh ! que non pas ! D'ailleurs pour sauver la tradition d'honnêteté, les méchants disparaissent, les douteux trinquent quand même et l'apprenti voleur a le temps de se racheter. Somme toute, la police triom-

phe sur toute la ligne, ce qui est, dans une société qui précisément s'intitule « police », une des formes extérieures de la morale... C'est ainsi. La force de l'habitude fait que tout le monde trouve cela très bien. Mais ceci c'est la justification du film; heureusement, il y a là-dedans autre chose. Il n'est pas question de parler des qualités de l'œuvre, il y a une rubrique critique pour cela. Ce qui compte, ce qui fait qu'au milieu d'une production qui en 1943 a connu un nombre déjà grand de belles pièces, celle-là se plante comme un pieu, comme un mât, dominant la plupart des autres, ce qui la met à côté de L'Eternel Retour, avec des qualités plus perceptibles encore à tous, c'est qu'elle est un appel. Cette histoire commence à la nuit et se termine avant le jour, elle est un appel à ce jour. Ce qu'aurait pu être Le Jour se lève si Carné n'avait pas raté son coup et si Gabin avait renoncé au soliloque. Il ne s'agit plus là d'un monologue mais d'êtres qui sont tous à un point de leur jeunesse, qui arrivent au terme et qui voudraient avant d'entamer l'âge mûr, tout effacer et recommencer. Déjà ils ne le peuvent plus. Ceux-là savent que c'est perdu, leurs réflexes sont désespérés. Une femme qui peut reprendre un départ nouveau, mais que le destin a marquée trop lourdement... Et le jeune homme qui entre, lui dans sa jeunesse, qui croit se libérer des difficultés en s'engageant sur la voie de l'aventure, qui se reprend parce qu'il espère. Il espère en vain mais le spectateur est seul à le savoir. La fin est atroce et reste pourtant une image radiante. L'aventure est ratée, brisée, avortée. L'aventure est chose hors de portée pour ceux qui ne sont pas surhommes et pour ceux-là même combien de fois n'est-elle pas échec, ratage ou catastrophe. Le miracle c'est que rien de tout cela ne respire morne atmosphère. Il est bon, rude et sain que des films de cette valeur, nous montrent le couloir brumeux qu'il faut oser traverser pour mériter un nouveau départ.

R. MAURI.



Est-ce l'avenir que Simone Renant désigne à Jean Marais ? On peut le croire à ce moment de l'action où la porte de l'aventure semble réellement pour eux s'être ouverte, seules les dernières heures de la nuit les en séparent... Mais pour l'un d'eux cette nuit ne finira jamais et l'autre retournera à son quotidien sans connaître jamais la dernière image du film que seul, le spectateur emportera avec lui. L'aventure a échoué, elle était mal amorcée.





# LOUIS DAQUIN

Pour avoir lu, dans ces magazines que les circonstances tolèrent et que l'intelligence répro-  
prouve, maintes élucubrations de haute voûte  
sur les ébats alpestres de Daquin, je me repré-  
sentais le metteur en scène de *Nous les Gosses*,  
du *Voyageur de la Toussaint* et de *Madame et le Mort*, sous un jour assez inquiétant. Ah !  
l'on était désinvolte, le verbe prompt et fertile  
en paradoxes ! Suavement, j'élaborais certain  
interrogatoire sournois qui vous aurait conduit  
au baigne le plus innocent des coupables. Pau-  
vre Daquin, je lui mettrais au cou, pour le  
noyer dans sa confusion, le plus courtis et le  
la psychophysiologie ! Je caressais ces noirs  
desseins, parmi les frondeuses grâces du  
Luxembourg, un soir où la bise soufflait... Deux  
heures après je tenais Daquin pour l'homme le  
plus accueillant du monde, le plus courtois et  
aussi le plus mesuré. J'allais visiter un cinéaste :  
-- le vilain mot -- et je rencontrai un poète.  
Car, au vingtième siècle, les poètes ont sacrifié  
leurs cheveux anachroniques ; ils dédaignent  
l'hermétisme et les chapelles poussie-  
reuses ; ils ont les yeux clairs et la bouche  
ingénue ; ils s'appellent Marcel Aymé, Jean  
Effel et Louis Daquin.

Perché sur la plus haute branche d'un im-  
meuble parisien, au cœur du Quartier Latin, il  
poursuit quelque chimère à travers la fumée  
légère de sa pipe. J'explore sa bibliothèque :  
*Hemingway* vit en bon voisinage avec *Selma  
Lagerlöf* et *Linnankoski*. Par dessus *Dos Pas-  
sos*, un *Huxley* massif tend les bras à *La Serna*.  
Me voici prêt à trahir la confiance de « *La  
Revue de l'Ecran* » ; Daquin m'y invite.

Avez-vous lu la correspondance de Ri-  
vière et de Fournier ?

Justes dieux ! J'oublie mes devoirs, je me  
laisse convaincre. Je ne rapporterai pas notre  
conversation. Elle n'avait que faire avec le ci-  
néma. Qu'on sache, puisque c'est la coutume,  
que Daquin, frais émoulu de la Faculté de  
Droit et nanti d'un diplôme des Hautes Etudes  
Commerciales, tout en songeant déjà à la mise  
en scène, débute dans le monde laborieux par  
un poste, aux services de publicité, chez Re-  
naud. Puis il s'adonne au journalisme ; il fit  
bien. Pierre Chenal, on l'imagine, apprécia ses  
chroniques, lui fixa rendez-vous et l'engagea  
ferme comme assistant. Patiemment Daquin  
sonda les arcanes du cinéma. Aujourd'hui ré-  
gisseur, demain directeur de production, tan-  
tôt derrière la caméra, tantôt dans la cabine  
du son, il apprenait son métier et, au contact  
de ses aînés, dégageait sa propre personnalité.  
Il découvrait, à cette époque, Peter Ibbeson  
et la poésie des horizons familiers ; il parcou-  
rait les chemins de la création.

— Votre première chance ? demanda-t-il.

Visiblement Daquin paraît contrarié. Il n'ai-  
me ni les confessions, ni les autobiographies.

Après l'armistice, dit-il enfin, me trou-  
vant sans emploi, j'entrai, sur la recommanda-  
tion de Piquin, à la section des scénarii du  
C.O.I.C. J'y découvris par hasard, parmi un  
fatras de sujets ineptes, l'histoire de *Nous les  
Gosses*, qui me convenait à merveille.

— La conjonction des astres fit le reste.

Je réussis à convaincre des producteurs,  
présentis Marcel Aymé à qui je dois un dialo-  
gue savoureux et surtout cet épisode de la di-



L'équipe de *Nous les Gosses* colla-  
bora à la renommée immédiate de  
Daquin.

gence qui situe le film à mi-chemin entre le  
réalisme et la fantaisie.

J'intercepte la phrase au vol :

— Alliage brillant d'observation et d'hu-  
mour qui caractérise votre œuvre toute entière.

— Je ne m'en cache pas les faiblesses.  
N'apprivoise pas, qu'il veut, la poésie. Il y faut  
une grâce d'état. Je pense pourtant que le vrai  
domaine du cinéma, c'est l'évasion poétique.  
Une évasion intérieure qui méprise les artifices  
du lyrisme. Le contre-plaqué, les parures mul-  
ticolores font de mauvais prétextes. La poésie,  
on ne la retient pas dans la trame d'une étoffe,  
dans les rêts du dialogue ; seule une image  
la peut capter.

— Cette poésie, en se superposant à l'ac-  
tion, ne la paralyse-t-elle pas ?

— L'action est accessoire. Je rêve d'un film  
sans histoire, dans lequel s'affranchiraient pour-  
tant des caractères, mais dépouillés de toute  
complicité avec l'événement. Le cinéma doit  
laisser au théâtre les intrigues fourmillantes et  
développer des thèmes très simples, ce qui  
n'exclut pas la profondeur psychologique.

— Comment exprimer les états d'âme de  
vos personnages ? Le style classique que vous  
préconisez ne justifierait-il pas la verbosité ?

— C'est affaire de rythme. Le dialogue,  
indispensable, n'a qu'une valeur d'indication.  
L'erreur serait de lui sacrifier le rythme. Il y a  
cent manières d'exprimer la douleur ou l'amour  
mieux que par un long discours : un regard, un  
sourcil. Dans la vie les êtres répugnent à expo-  
ser leurs sentiments secrets. Il convient de re-  
valoriser le silence. Songez au pouvoir de sug-  
gestion de la première scène de *La Piété du  
Mort*, un modèle d'exposition cinématographi-  
que.

— ...Et à l'arrivée, dans les brumes, du  
*Voyageur de la Toussaint*.

Malheureusement le public n'a pas mar-  
ché, il attendait une vedette. J'ai beaucoup  
lutté contre la tyrannie des vedettes. Si, après  
*Madame et le Mort* je m'étais contenté d'un  
film confortable avec deux ou trois acteurs  
conscrits, ma carrière serait assurée. J'ai pré-  
féré engager des inconnus et tourner *Premier  
de Cérès*.

— Film mouvementé jusqu'aux accidents  
s'ajoutait la difficulté de travailler en haute  
montagne.

Daquin me narre les péripéties de son équi-  
pe, la chute de Pigout, un jeune premier de  
classe, les ascensions quotidiennes de plus de  
trois heures pour se rendre aux emplacements



## TROS

choisis. Il se plaint de la coquetterie des Alpes  
et de l'indolence des comédiens français.

— J'ai engagé une partie dangereuse. La  
critique, indulgente à mes premiers essais, ne  
me pardonnerait pas une erreur. Un Feyder, un  
Carné ont le droit de se tromper. Ne nous  
sera-t-il pas permis de chercher, au prix de  
tâtonnements incessants, notre voie, dans les  
genres les plus divers ? On demande trop aux  
nouveaux metteurs en scène.

— Parce qu'on leur reconnaît du talent.  
Sur la table qui nous sépare, j'avisé un gros  
cahier relié, débordant de notes manuscrites.

— Un scénario que j'écris, dit Daquin.

— L'exemple de Renoir qui est votre mè-  
tre en scène préféré.

— J'aspire aussi, dans un avenir indéter-  
miné, tourner *La Dame de Montsoreau*, à la  
façon des films américains. Trois bandes conti-  
en présence : les gens du Roi, les partisans de  
la Reine, les amis de Montsoreau. Cela prête  
à des aventures allégres. J'aimerais également  
porter à l'écran un roman célèbre de Selma  
Lagerlöf.

Daquin connaît son point faible. Nous abor-  
dons de front la littérature scandinave. Une  
soubrette fait diversion, qui annonce un visi-  
teur :

— Un mot encore. Jean-Paul Sartre m'a  
confié un scénario remarquable qui ouvre au  
cinéma de nouveaux horizons.

— Sartre le philosophe ?

Et j'ai glissé quand même une allusion per-  
fide à l'ontogénétique.



Goupil Mains Rouges où Becker  
empoigne rudement son sujet dès les  
premières images.

bouche bien dessinée sous une moustache  
américaine, le regard assuré, et, couronnant  
un front large, un enrou de cheveux bouclés.

— Démolissons les légendes, dis-je.

— Soit ! Je suis venu au cinéma comme  
tout le monde, par hasard. Après des études  
scientifiques, j'entrai dans une affaire d'accu-  
mulateurs, à laquelle mon père s'intéressait.  
Marié, père de famille, je vivais largement,  
lorsque Renoir, un ami de toujours, me proposa  
de l'assister. Il n'était, à cette époque, que  
l'auteur de *La Chienne*, un jeune à qui l'on  
prédit un bel avenir. Je lâchai la proie pour  
l'ombre, si l'on peut dire. J'apprenais mon métier,  
réalisant ça et là des courts métrages pour me  
faire la main. Le Gendarme est sans pitié, entre  
autres. Le *Crime de Lange* excepté, je colla-  
borais à tous les films de Renoir, des *Bas-Fonds*  
à *La Grande Illusion*, en passant par *La Mar-  
seillaise*. Je trouvais enfin des producteurs...

— Et ce fut *L'Or du Cristobal*, œuvre  
curieuse et pleine de promesses.

Becker sourit, me tend une cigarette, puis :

— Dont je ne suis pas tout à fait l'auteur.

— Pourtant on y reconnaît votre style.

— Quelle chance vous avez ! Faute de ca-  
pitales, je dus abandonner mon travail, en plein  
milieu. Au bout de quelques mois, une nouvelle  
société s'intéressa au sujet, engageait Jean  
Stelli qui accommoda comme il put les scènes  
que j'avais tournées. Vanel et Dita Parlo se  
solidarisèrent avec moi et refusèrent de trem-  
per dans cette seconde mouture. Mobilisé aux  
premiers jours de la guerre, fait prisonnier, je  
ne pus défendre mes intérêts et *L'Or du Cris-  
tobal*, ou du moins ce qu'il en restait, me fut  
attribué.

— A votre retour de captivité vous tourniez  
*Dernier Atout*, qui témoignait déjà d'une rare  
virtuosité.

Becker est sur des charbons ardents. Il tente  
une diversion :

— J'ai cherché à cerner mon sujet. Rien  
ne m'effraya plus que le dilettantisme. A mon  
avis, l'action n'est nullement un prétexte mais  
une fin. J'ai beaucoup aimé *Les Visiteurs du  
Soir* sans adhérer le moins du monde à l'esthé-  
tique de Prévert et Laroché. Si j'avais à choisir  
le film le plus représentatif de notre époque,  
ce sont *Les Anges du Péché* que j'élirais. L'ir-  
réalisme est un alibi commode, toute la diffi-  
culté réside dans la composition, l'équilibre,  
sans qu'il y paraisse. Dans l'état actuel du  
cinéma la suprême élégance c'est la simplici-  
té. Il faut révéler au public les mille drames



## PLANS

C'est souvent une entreprise hasardeuse de  
distraire, sous prétexte d'interview, metteurs  
en scène et comédiens, de leurs préoccupations  
courantes pour leur poser, au hasard d'une  
rencontre, une demi-douzaine de questions  
parfaitement insipides. L'enquêteur qui s'at-  
tache davantage à l'esprit de ses patients qu'à  
la couleur de leurs cravates, est impuissant à  
discipliner la conversation et ne donne dans son  
article qu'une image assez arbitraire et sub-  
jective d'une personnalité complexe dont les  
nuances lui échappent. On ne fait pas en qua-  
tre-vingt minutes le tour d'un caractère, on en  
retient avec peine les traits les plus marquants  
et le portrait tourne à la caricature.

Et pourtant, il m'a suffi d'une entrevue  
hâtive, dans un petit bar de l'avenue d'Eylau,  
un matin poudré de fraîcheur lumineuse, pour  
connaître Jacques Becker. Séduction d'un tem-  
pérament qui s'impose d'emblée, va droit au  
cœur, en extirpe des préjugés subtils et dans  
une ronde blagueuse, l'entraîne à la poursuite  
de vérités capricieuses, comme des carpes dans  
un bassin. Il est facile d'entrevoir une vérité,  
au fond des eaux ; mais allez donc la pêcher  
à la ligne !

Je brandis un illustré, en signe de rallie-  
ment, sous les yeux de consommateurs épla-  
rés -- il serait mieux où je pense, ce gaillard-  
là. J'attends Becker qui m'a assigné derrière  
deux verres de rosé, plein d'inquiétude et dé-  
cidé une bonne fois à circonscrire les dégâts.  
Surgit un grand garçon au visage anguleux, la

# JACQUES BECKER

qu'il côtoie chaque jour. Un garçon de café,  
cinématographiquement parlant, me convient  
mieux qu'un génie.

— Ça est certain. Le génie est un mons-  
tre qu'on ne peut exprimer en images, sous  
peine d'in vraisemblances.

— Tenez, je préfère *Le Grand Meaulnes* au  
*Journal d'une Femme de chambre*. Mais je  
serais incapable de le réaliser. Parlez-moi du  
roman de Mirbeau ! Au cinéma « ça aurait  
une de ces gueules » !

— Somme toute vous transposez la parole  
célèbre de Molière.

— Le cinéma, comme le théâtre, se propose  
de divertir les honnêtes gens, de les arracher à  
leurs embêtements quotidiens. Il importe donc  
que l'action soit son principal ressort, ce qui  
n'exclut pas l'étude des caractères et des  
mœurs.

— L'action psychologique ? Vous l'avez dé-  
montré dans *Goupil-Mains Rouges*.

— Je n'ai rien inventé ; le roman de Véro-  
nia m'a fourni l'essentiel, la réflexion personnelle  
et le travail suffisant au reste.

— Le style Becker...

— Il y a autant de styles que de films. Le  
metteur en scène doit être invisible et laisser  
parler ses images, ses personnages, son texte.

— Ainsi vous préconisez le détachement en  
face de l'œuvre.

— Pour agiter des marionnettes il faut les  
dominer et ne pas se cacher parmi elles. King  
Vidor, que j'ai beaucoup connu et que j'admire  
profondément, Von Stroheim, Clarence Brown,  
Charlot n'agissaient pas autrement.

J'abandonne Becker à ses souvenirs, lui  
subtilise une cigarette et le contraind dans ses  
derniers retranchements :

— Votre prochain film rompra-t-il avec vos  
styles précédents ?

— Mon optique, fatalement, restera la mê-  
me. Mais *Falbalas*, que je prépare dans la fièvre,  
mettra en scène une époque et un milieu  
différents. Rouleau, directeur d'une grande  
maison de couture, habitué à de faciles con-  
quêtes féminines, s'éprendra d'une jeune fille,  
toute simple, Micheline Presle. Il se sentira  
désarmé, handicapé même par son existence  
brillante...

Et Becker me conte, par le menu, une his-  
toire pathétique que je n'aurai garde de défo-  
rer.

— ...tout finira tragiquement. Qu'importe.  
Le drame aussi peut être tonique pour le spec-  
tateur moyen qui retrouve, en sortant, une  
condition moins périlleuse.

Je hasarde un mot aimable sur le chef-d'œu-  
vre qui s'élabore.

— Comme vous allez vite ! On s'illusionne  
beaucoup sur la renaissance du cinéma fran-  
çais. Un rien risque de le compromettre. L'af-  
flux subit, par exemple, de productions étran-  
gères qui submergeraient le marché. Nous es-  
sayons, honnêtement, de faire notre métier,  
c'est-à-dire des films qui répondent aux exi-  
gences de l'heure, sans trop sonder l'avenir.

Il est temps d'écouter ce que dit la bouche  
d'ombre, la bouche d'ombre du métré. Becker  
s'en va-t-en bicyclette vers Bagatelle et son  
avenir ; et moi vers la trahison des mauvais  
interprètes, des enquêteurs.

Pierre des VALLIERES.



# RETROSPECTIVE FUTURISTE

## IL Y A VINGT ANS

PARIS, 22 Décembre 1963.

(De notre correspondant particulier)



Notre collaborateur  
HISPANO-SUIZA

Je sors de la petite salle F. O. F., où le Ciné-Club de Paris vient de présenter, devant une assistance de journalistes, une fort curieuse rétrospective de quelques films tournés il y a vingt ans. Vingt ans, c'est peu et c'est beaucoup. C'est surtout beaucoup, lorsqu'on a l'occasion, comme je viens de le faire, de mesurer les progrès accomplis. Ces quelques fragments que j'ai vu passer devant mes yeux m'ont démontré avec une précision un peu cruelle le chemin parcouru par notre art en ces deux décades. Je n'insisterai pas sur la pauvreté technique de ces bandes, la puérilité des méthodes de tournage, puisqu'aussi bien il s'agit d'une époque où le cinéma sortait à peine des premiers tâtonnements, période bizarre, période héroïque en vérité. Songez qu'il y a vingt ans — c'était hier — les autos roulaient encore grâce à un certain carburant appelé essence, les avions atteignaient à peine sept cents kilomètres à l'heure, et la télévision n'était encore qu'à l'état de projet ! Il y aurait donc mauvaise grâce de reprocher aux gens de 1943 leur ignorance dans l'abc de la technique cinématographique. N'oublions pas que c'est aux balbutiements de ces précurseurs que nous devons, en somme, de posséder l'outil parfait que nos metteurs en scène ont à présent entre les mains.

Non ! Là n'est pas, à mon sens, le plus grand intérêt de cette rétrospective. Ce qui m'a le plus impressionné, au cours de cette séance, c'est de retrouver, rajeunis de vingt longues années, certains des acteurs que nous pouvons voir, aujourd'hui encore, sur nos écrans. Mais quelles surprises... Jugez-en : parmi les films présentés, nous avons pu voir un fragment de Monsieur des Lourdes, une scène d'amour avec Raymond Rouleau. Qui croirait que ce jeune premier sautillant, froissant et jouant de la prune, c'est le même homme que notre Raymond Rouleau style 63, si justement surnommé « le père-noble national » ! Et que cette blonde enfant aux yeux étonnés, mais au jeu plus que primitif, c'est Josette Day, qui s'essaye maintenant aux rôles de Marguerite Moreno et de Fusier-Gir (il est vrai que c'est de son âge !).

Micheline Presle, dans une scène de La Nuit Fantastique (du regretté Marcel L'Herbier), joue le rôle d'une jeune fille charmante, et, certes, le spectateur de l'époque serait

bien étonné de la contempler dans ses exhibitions actuelles, et, en particulier dans le rôle de Ces Dames aux chapeaux verts, où elle triomphe en ce moment ? Par contre, il est curieux, on le constate que Fernand Gravey, en 43,

jouait déjà les jeunes premiers fantaisistes. Dieu merci, il continue, pour le plus grand plaisir de nous tous !...

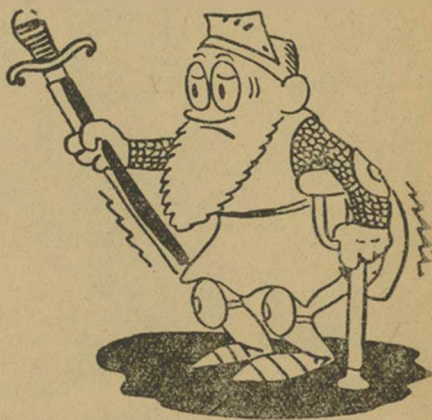
On nous a aussi montré un passage d'un film intitulé, je crois, La Grande Catherine, ou L'Honorable Catherine, je ne sais plus très bien. Je suppose qu'il s'agit d'un film amusant, bien que, personnellement, je n'apprécie pas beaucoup l'humour du début du siècle. Mais, enfin, l'honorable Catherine, c'est notre chère, notre inimitable Edwige Fenech ! Voir la divine interprète de Corneille, de Racine, et de tant d'autres de nos classiques, rouler au bas d'un escalier, ne manque pas de sel. Mais que diraient ces Messieurs du Français ? Qui encore ?... Je citerai quelques images d'une œuvre de Sacha Guitry, écrite, réalisée et jouée par lui-même, naturellement, en compagnie d'une jeune personne du nom de Geneviève, qui était, à l'époque, sa quatrième ou cinquième femme (d'après, l'académicien, on le sait, entra à la Grande Trappe...).

Quelques jeux de scène nous ont aussi présenté certains artistes qui, paraît-il, en 1943, jouissaient d'une certaine notoriété. Notoriété qui, je m'empresse de le dire, semblerait inconvenante en notre temps ! Parmi eux, il y a un petit chanteur sans voix, du nom de Tino Rossi (je ne certifie rien) : on se demande par quelle aberration cet homme a pu paraître sur un écran. Il y a encore, si mes souvenirs sont exacts, une petite femme sans talent qui s'appelait Viviane Romance, et une sorte d'escogriffe qui semble tirer tous ses effets de la

longueur prodigieuse de ses dents (Bercan-tel ? Mortadelle ? Fernandel ? Je ne sais plus). Qu'ont pu devenir ces gens-là ? Quel fut leur destin ? Sont-ils même encore vivants, ces fantômes éphémères ?...

Ginette Leclerc (en religion), Pierre Blanchard (doyen de l'Académie Française), Raimu (qui, avant de mourir distribuait sa fortune aux œuvres de bienfaisance), d'autres encore ont défilé devant nos yeux. Mais il est une chose qui prouve de façon péremptoire que le cinéma de 1943 ne peut à aucun titre être considéré comme

(Suite page 22)



1963 : Raymond Rouleau

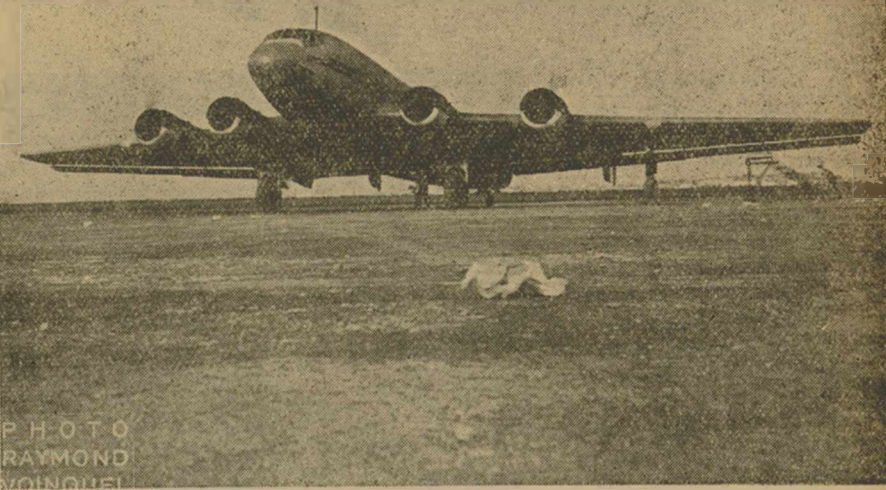
(Rôle de Don Diègue)

## Invitation A LA JEUNESSE

Lorsque finira cette saison en enfer, nous nous trouverons, à n'en pas douter, et en dépit de lunambules rêveurs, devant un monde bien transformé. Tout d'ailleurs ne sera pas pire qu'avant... Cela aura changé, simplement. En somme la vie aura continué pendant que nous étions « entre parenthèses ». A n'en pas douter, le règne de l'aviation qu'une guerre amorça sera établi par la seconde. La jeunesse, toute la jeunesse cette fois-ci sera vouée à l'aviation. On imagine déjà les passions qui se déchaîneront... L'aviation est une



chose si grande que l'on saura n'avoir contre elle aucune rancune. C'est pour cela qu'il semble qu'un titre beau comme Le Ciel est à vous doit avoir sa place dans un début d'année, il représente l'appel de l'avenir par un passé tout tiède et proche. Cadeaux de 1943, deux films sont consacrés à des pionniers de l'air, Mermoz et celui-ci. Ils relatent deux carrières bien différentes : la première, celle du dieu, mort en pleine légende. L'autre est peut-être plus enthousiasmante encore parce qu'elle nous rappelle sans cesse la terre où les deux pieds s'accrochent. Elle est l'histoire du bourgeois, du couple de bourgeois qui a une soudaine crise de jeunesse. Au fond, cette aventure revise, une fois de plus, cette cause fameuse des jeunes. On n'est pas jeune parce que l'on a dix-huit ans, parce que l'on chante dans la rue en interpellant les passants (lorsque l'on est plusieurs), parce que l'on ricane en regardant les filles. La jeunesse c'est autre chose qu'il n'est pas question de traiter ici en trois mots. C'est la foi, la croyance en soi, et dans les vraies idées que l'on a adoptées. C'est, peut-être, en effet, le mépris absolu des gens d'expérience et des conseillers, mais pour que le dynamisme et l'élan restent intacts. Cette jeunesse-là, bien souvent, peut retourner aux grognons la classique réponse : « Je vous l'avais bien dit ». Il n'y a pas d'âge pour cela. Or, dans ce récit, histori-



Après la mer et la montagne, Grémillon s'est lancé dans cet élément prodigieux, l'air, où règnent ceux qui ont l'âme jeune.

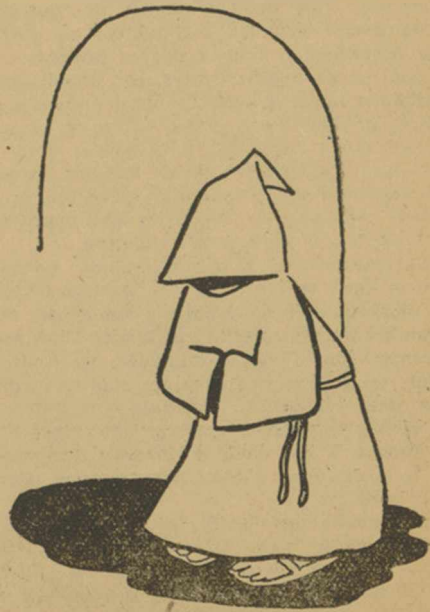
que, puisqu'il retrace la vie de M<sup>me</sup> Dupeyron, ou tout au moins la période de « crise » de cette vie, la jeunesse apparaît soudain au milieu de la vie d'un couple. C'est l'avion, le besoin que d'en-bas on peut croire enfantin de voler qui leur apporte la révélation. Ils sentent que c'est un peu fou et parce qu'ils en ont peur, en gens raisonnables, ils se rebiffent. Ils se nient à eux-mêmes le souffle qui prend naissance en eux... Il faut une défaillance de l'épouse — défaillance raisonnable, bourgeoise, pour le bien de la famille, mais défaillance quand même — pour que l'homme, repris par ses souvenirs, par ce que fut sa jeunesse qui eut son heure d'héroïsme involontaire, pour que l'homme cède. Ce que les anciens appelaient la fatalité est alors déclenchée. Elle le rejoint, le dépasse, ils sont en plein ciel, en plein illogisme, en pleine folie. En quelques mois, ils renient leur réussite bourgeoise, ils bafouent leur esprit d'économie, ils piétinent des années de prévoyance, ils s'enfoncent dans le bienheureux égoïsme. Tout le monde est vieux autour d'eux, à commencer par leurs propres enfants. Ils atteignent un des sommets du rêve, ils l'atteindront rudement, en traversant des zones effrayantes, car les victoires de la jeunesse se paient très cher... Et puis, ils reviendront au train-train quotidien.

Ce qui compte c'est l'envol, ce sont ces avions qui découvrent le ciel, c'est cette atmosphère qui nous a passionné et nous passionnera, celle des aéroports où des appareils que nous trouvons énormes tournent à vide pour « chauffer le moulin » où des petits « zébrés » de course, de compétition sont tirés des hangars à bras d'homme, des petits zébrés jolis, bien propres « briqués » avec amour comme le fait un enfant pour son jouet favori. Peut-être, à cause de tout cela, cette œuvre de Grémillon nous paraîtra-t-elle dans quelques années plus poignante d'avoir été conçue au moment où les avions étaient devenus de mauvais diables.

M. ROD.



1963 : Josette Day  
(Ces Dames aux Chapeaux Verts)



1963 : Sacha Guitry

(rôle muet)





# L'INGÉNU

Naturellement, Odette Joyeux n'a pas inventé l'Ingénue. Le personnage est ancien ; personne, probablement, ne l'a inventé, mais à certaines époques il s'est rencontré dans la vie et le théâtre s'en est emparé. Disons qu'Odette Joyeux l'a retrouvé. Retrouvé dans tous les sens du terme, pour l'Ingénue d'abord, pour elle-même aussi. A l'ordinaire, il y a un ordre dans les emplois, une filière ; une comédienne, avec la gaucherie de ses débuts, la timidité que peut lui donner un certain manque de métier, et puis enfin tout simplement sa jeunesse, débute dans les ingénues... Il arrive qu'elle y reste jusqu'à un âge avancé, mais ceci est une autre histoire. Lorsque la filière est normale, l'Ingénue devient

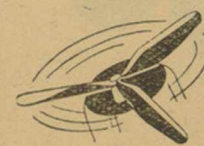


fallaient faire l'école buissonnière avec les comédiennes, les danseuses et autres femmes de mauvaise vie. Cette ingénue retrouvée, Odette Joyeux ne l'a plus l'assée, une fois, pour elle-même, comme en ultime répétition pour ne pas lâcher le personnage, elle l'a recommencée dans l'adorable bluette qu'était « Lettres d'Amour ». Après quoi, sûre de n'être pas trompée -- car il faut se méfier des ingénues -- elle est allée avec son compère Autant Lara fouiller plus loin dans son personnage. Ils se sont alors aperçus tous deux que, sans être équivoque, l'âme de l'Ingénue avait pas mal de doubles fonds, que rien n'y était si simple qu'on se l'imaginait. En somme, ils ont découvert que l'Ingénue avait une existence bien à elle qui ne consistait pas seulement à faire

de la broderie, servir les gâteaux le jour de réception et à dire de temps à autre, en laissant pendre la lèvre : « Le petit chat est mort ». L'Ingénue, n'ayant rien perdu des roueries de l'enfance et commençant à apprendre, par mimétisme et par instinct, toutes celles de la femme, se révèle alors, avec son faux air limpide, un être bien plus compliqué, un être qui ne sait pas encore et qui ne saura que beaucoup plus tard la simplicité et l'insouciance véritables, qualités que l'on croit, bien à tort, primaires et qui s'apprennent et se composent. L'Ingénue vue sous ce jour, c'est, sous la surface lisse, tous les orages, toutes les catastrophes en puissance. Cette révélation donna « Douce ». Là où l'auteur lui-même n'avait vu qu'un être un peu renfermé aux audaces de timide, un être étouffé par les rideaux trop lourds de la familiale et traditionnelle maison, un être un peu secret qui cache surtout sa désillusion... Claude Autant-Lara a imaginé une « Douce » qui, dans son silence, dans ces longues attentes derrière la vitre, dans sa silencieuse observation, a presque tout appris. Elle reste ingénue parce qu'elle sait mal manier les ames qu'elle possède. « Douce » connaît la passion avec toute l'outrance de la jeunesse... elle n'est pas du tout disposée à se contenter des innocents plaisirs habituels, et, par là, elle rejoint les acides héroïnes de Colette... « Douce » se fait enlever et se donne pour obtenir ce qu'elle veut. Mais « Douce » calcule tout le temps, elle veut marier son père et sa gouvernante pour éloigner une rivale ; elle comprend que la jalousie peut aller au-delà d'une présence, elle comprend des tas de choses, elle en comprend tellement à la fois qu'elle en meurt on ne sait trop pourquoi, lorsqu'il n'y a plus lieu d'en mourir, avec l'illogisme qui est vraiment ingénu. Car l'ingénuité est, tout comme la jeunesse, n'en déplaise aux gens mûrs, une chose grave, une chose qui connaît effectivement, réellement, par contact direct, ce tragique que les autres manient volontiers alors qu'ils ne peuvent plus que l'imaginer. « Douce » a rapporté l'Ingénue sous un visage tout à la fois nouveau et conforme... Qu'en va-t-il advenir maintenant ? Il reste une expérience à faire, l'équipe Autant-Lara-Joyeux la tentera-t-elle ? Ce serait d'amo-

ner tout doucement l'Ingénue dans l'époque contemporaine ; il doit bien y en avoir, et même beaucoup plus qu'on se plaît à l'imaginer.

## devant nous... L'ARCHANGE



un moment où le Cinéma français puise son inspiration aux sources les plus pures de la Légende et de l'Idéal, comment n'aurait-on pas songé à l'Archange qui donna sa vie au service des Ailes françaises ?

Sept ans déjà ! Le 7 décembre 1936, l'hydravion *Croix-du-Sud*, auquel était confié le 42<sup>e</sup> courrier aérien France-Amérique du Sud, quittait Dakar à 4 heures 32. Son équipage se composait de Jean Mermoz, chef de bord ; Alexandre Pichodou, pilote millionnaire (en kilomètres) ; Henri Ezan, navigateur ; Edgar Curveilher, radio, et Jean Lavidalie, mécanicien.

Huit minutes après, le gros quadrimoteur revient. L'hélice du moteur arrière droit ne veut pas passer du « petit pas » de décollage au « grand pas » de vol normal et l'huile fuit par l'arbre porte-hélice. Après inspection et de nombreux essais satisfaisants, il part de nouveau à 6 heures 52.

La *Croix-du-Sud* donne régulièrement sa position jusqu'à 10 heures 43 quand le radio transmet : « Avons coupé moteur arrière droit... » et le message s'arrête brusquement, sans avoir indiqué ni le point, ni l'état de la mer.

« Air France » alerte ses avisos et ses avions, ainsi que les bâtiments de commerce. La solidarité des ailes joue et les hydravions allemands, catapultés par le bateau-base *Dorn*, participent au « ratissage » de l'Océan sur des zones de plus en plus vastes. Les heures, puis les jours passent. Il faut se rendre à l'évidence. Après 23 traversées, Jean Mermoz, tout en courage, en force, en solidité, l'homme de la Ligne du Sud, déjà rescapé de l'Atlantique et de la Méditerranée n'est plus. Symbole de l'Aviation militante, il est entré dans la Légende héroïque.

Il fallait beaucoup de talent et d'habileté pour retracer la vie d'un tel homme. Choisir entre le documentaire et le romancé. Eviter la résonance littéraire dont s'accommoderaient mal des noms et des personnages encore tout frais dans les mémoires.

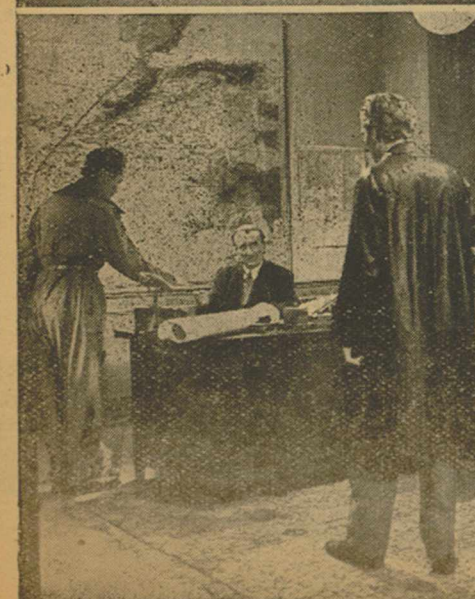
Disons tout de suite que Louis Cuny, le metteur en scène, a su, très habilement, éviter ces écueils en adoptant carrément une formule réaliste d'imagerie à la manière d'Epinal.

Et, si le dialogue de Madame Marcelle Maurette tombe par instants dans une certaine grandiloquence, il est très heureusement racheté par la pureté de la musique qu'Arthur Honneger a écrite pour le film.

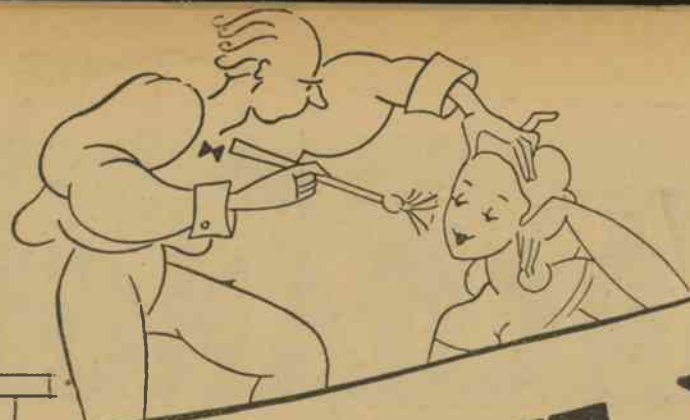
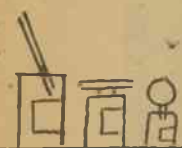
Malgré un peu de monotonie dans le ton et les attitudes, on ne peut contester à Robert-Hugues Lambert une étonnante ressemblance avec le héros, et Lucien Nat, Camille Bert, André Nicolle, Jean Marchat complètent la distribution.

Ce film sans femme est un hymne à la volonté. Il touchera le cœur populaire et enthousiasmera l'âme des foules.

G.-H. GALLET.







# MANUEL DU PARFAIT SAVOIR VIVRE



**DE LA CONDUITE A TENIR DANS LES CIRCONSTANCES EXCEPTIONNELLES.** — Il est fort regrettable que R. Rouleau soit absent de cette photo de L'Aventure est au coin de la Rue, car lui s'y entend pour garder l'élégance et la distinction dans les plus abracadabrantes circonstances. Il faut se contenter des manières et coutumes de Vitoll et Paredes qui pour être moins distinguées n'en sont pas moins correctes car le savoir vivre veut que l'on ait en chaque chose la tenue et le comportement correspondant à la dite chose. Par exemple : il n'est pas élégant, quoique l'on puisse croire, de se baigner en habit.

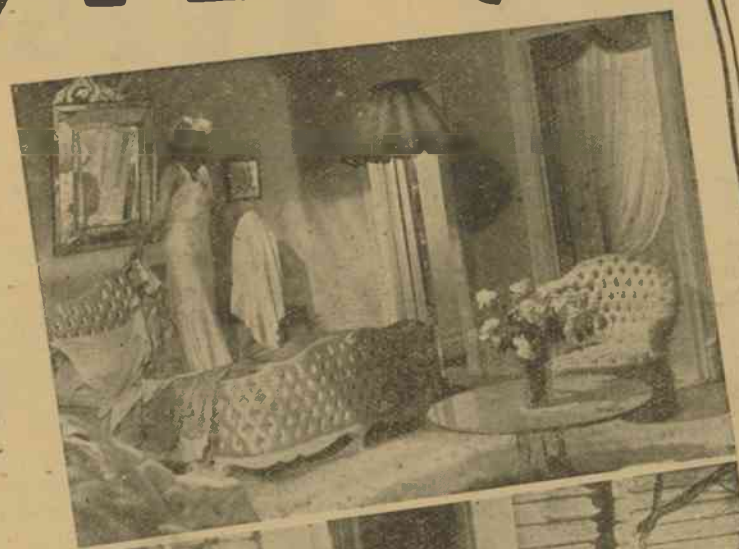


**DITES LE AVEC DES FLEURS.** — Chapitre très important du code de civilité. Voilà qui n'est pas pour gêner Pierre Fresnay, même lorsqu'il est en casquette et pull-over dans L'Escalier sans fin, même lorsque le bouquet est destiné à Madeleine Renaud — ou peut être Suzy Carrier. — Par contre Bussières ferait bien mieux d'être plus attentif car il est certes ignare en la question et pourrait profiter de la leçon. Il est parfaitement capable d'offrir des roses rouges à une jeune fille et s'étonner ensuite à haute voix de la désapprobation générale. Mais avec ses nouvelles fréquentations...



**IL NE SUFFIT PAS DE METTRE LA MAIN DEVANT SA BOUCHE** ainsi que le croit certainement André Luguet, dans L'Homme qui vendit son âme au diable. Lorsque l'on est devant une dame on tient la conversation, on sourit, on essaie d'être brillant, on fait du charme et si l'envie de bâiller vous prend, eh bien on ferme la bouche et on avale discrètement son babillement : comme ça. Et dire que les Mesieurs qui ont lu dans Marie Claire que Luguet était la crème de la distinction vont tous par snobisme ouvrir devant les dames des foudres effroyables devant lesquels ils mettront pudiquement la main.

**DE LA DISTINCTION DANS LE DESHABILLE.** — Toutes mes lectrices et toutes nos petites amies (ce ne sont pas les mêmes) peuvent avec profit aller contempler Yvonne Printemps dans Je suis avec toi. Elles pourront constater qu'une dame de qualité ne perd jamais le sens de la dignité, la surveillance des moindres plis et le clin d'œil à l'armoire à glace dans les scènes les plus intimes et les plus fantaisistes. On dit bien « fantaisie échevelée » mais il faut bien se garder de prendre au pied de la lettre une expression d'origine triviale à n'en pas douter et en tous cas improprie.



**JAMAIS AVEC UNE FLEUR.** — Il y a bien longtemps que les règles populaires de bienséance affirment que l'on ne bat pas une femme même avec une fleur, mais que la question est très envisageable avec un solide gourdin. C'est probablement pour une démonstration de cette loi élémentaire qu'Elisa Ruiz sert de « mannequin » dans Tornavara. Du côté féminin il n'y a pas encore de dogmes bien établis sur la manière la plus convenable de recevoir une tournée. Nul doute qu'après un certain nombre d'expériences on n'établisse cela pour le plus grand bien de la civilité et de l'élégance.



**DU BAISE-MAIN.** On pourrait croire devant cette scène de Domino qu'il s'agit d'un concours ou d'une répétition. En réalité il n'en est rien. Toujours est-il qu'Aimé Clariond le racé juge très sévèrement la démonstration de Bernard Blier. Que va-t-il faire ? Mettre un genou en terre et baiser les ongles, ou tirer brutalement la main à la hauteur de sa bouche pour y appliquer un sonore « baiser de nourrice » ? Deux solutions qui seraient parfaitement déplacées. Mais au cinéma on n'en est pas à cela près, il n'est pour s'en convaincre que de regarder comment mangent les gens de la haute société.





## NE CONNAISSANT PAS YVES FURET

te d'un « papier » sur Yves Furet. Je connais très mal sa carrière, je ne sais rien de ses débuts, il n'a pas beaucoup tourné et je ne suis pas même certain de pouvoir résumer sans me tromper la liste de ses films. Quant à lui, je l'ai rencontré une fois à la sortie de la première d'un bien mauvais film, il était depuis peu rentré de Chamonix avec l'équipe de *Premier de Cordée*, nous avons hâtivement bu quelques demis avant le dernier métro; ensemble nous l'avons pris (ce dernier métro). Ce sont évidemment des relations plutôt courtes et une intimité fort relative. Tant pis, le garçon est sympathique, j'ai envie de parler de lui. Je l'ai découvert un soir, au cinéma, dans un mauvais film. Il s'agissait de *La Loi du Printemps*. Mais lui était excellent. On pouvait en dire ce que prudemment on avance de toutes ces « découvertes » : « Voilà un garçon qui est bon, mais est-il un acteur ? fait-il autre chose que d'utiliser un naturel direct ? une vraie bonne humeur ? un entrain communicatif ? » Je l'ai retrouvé une seconde fois dans un autre film assez mauvais, un film raté tout au moins, qui s'appelait... On peut même dire qui s'appelle, car il n'est guère sorti : *Le Loup des Malveurs*. Cela devenait

alors beaucoup plus probant, le garçon tenait ses promesses, il « composait ». Ce domestique étrange était de la meilleure essence. Je ne sais si les débuts de Furet furent difficiles, mais pour moi, à première vue, il me semble que la chance a dû le favoriser, il est déjà au Français... — ce qui ne l'empêchera pas d'en sortir, mais pour l'instant, c'est une consécration — il doit bien en être le plus jeune pensionnaire, car sa jeunesse à lui, n'est pas un effet d'option.

Il a eu des rôles qui l'ont mis en valeur, il semble qu'il en aura d'autres et sa fantaisie le mérite. Il fut de cette expérience unique pour un acteur : *Premier de Cordée* où Daquin fit vivre ses gars pendant des semaines comme de vrais guides sans leur laisser après le travail la possibilité de reprendre leur petite vie privée. Logiquement, et c'est pour cela qu'il faut en parler tout de suite, Yves Furet doit en 1944 connaître le grand départ de sa carrière. C'est pour lui le moment le plus dangereux, il faut de la volonté, ne pas se contenter de facilité, avoir devant les yeux les images — bien vivantes encore — de Legris et de Baquet qui sont restés accrochés entre ciel et terre.

R. M. A.



Il n'est pas encore question de vedette pour lui, mais il sait se contenter de tenir sa place et de la bien tenir. Ce n'est pas forcément la part la plus facile, c'est lui qui dépanne Michèle Alfa dans *L'Ange de la Nuit*.



La tradition veut que l'on dise : au naturel un garçon aimable, enjoué, sympathique.



C'est avec le rôle de composition du Loup des Malveurs qu'il repousse ses propres limites.

C'était un jour de Pourtalès qui, sauf erreur, au cours d'un monstrueux « canular » montmartrois — il s'agissait de l'inauguration de la statue du Général Dumès — commença son discours en ces termes : « N'étant pas du quartier et pas commerçant, je m'adresse à vous au nom des commerçants du quartier ». Je pourrais dire quelque chose comme cela en té-

## EDWIGE FEUILLÈRE DAME DE PERFECTION

Faire un « papier » sur Edwige Feuillère est une entreprise difficile et sans grandes satisfactions. Ceci, bien entendu, si l'auteur est en même temps un admirateur de sa victime. Car il est facile (lieu commun) d'éreinter en deux coups de cuiller à pot un acteur qui a du talent et par là vous dévoile sa personnalité artistique, mais il est périlleux de parler d'un ouvrage d'art, d'une sorte d'architecture, légère, séduisante où rien n'a été laissé au hasard et qui doit, fatalement, nous séduire par l'un ou l'autre aspect de sa réussite.

Le talent, la beauté et l'esprit d'Edwige Feuillère semblent un composé extrêmement intelligent, extrêmement précis, fait selon une formule personnelle mais efficace. Une sorte de sortilège qu'elle se serait administré à elle-même lentement, prudemment : « Je me teins en blonde... je me coiffe en hauteur... avec des boucles plates... avec trois rouleaux... etc. » Et le résultat est surprenant. De Topaze à

Lucrèce elle a rejoint de quinze ans. Oui, ce n'est pas nouveau mais c'est toujours admirable. Et cette interprétation de Lucrèce paraît moins un film qu'une sorte de point dans une carrière bien remplie et qui continue... Certains lui reprochent cette étude patiente qu'elle a faite d'elle-même, cette pénétration un peu objective des personnages qu'elle nous présente. Ces femmes savent trop bien marcher et trop bien s'habiller, elles vont perdre dans cinq ou dix minutes ce qui fait leur réalité, leur proximité du spectateur. Ceux-là connaissent mal l'interprète. Plus que son élégance, plus que son visage, l'intéressent les raisons secrètes de ses personnages. Lucrèce n'est pas seulement une comédienne célèbre, talentueuse et adulée, c'est une femme séduisante, coquette et... maternelle un peu. Amoureuse aussi ? Certainement. Avec charme et discrétion, avec (il faut bien le dire) perfection. Edwige Feuillère est arrivée à nous donner en quatre vingt minutes une démonstration complète de son élégance, de sa féminité,



de son talent, de son émotion, etc... C'est... parfait. Dans l'exécution surtout qui demandait outre des dons de comédienne un sens du ridicule très subtil. Tout ceci ressemble par plus d'un côté à un exercice sur la corde raide. Beau coup ont craint qu'Edwige Feuillère ne résiste pas à ce film égoïste, trique et qu'elle ne se dévore elle-même. Pour cette fois-ci le danger est passé. Il reste un assez joli tour de force, une prouesse qui marque dans la vie d'une comédienne, une sorte de mention spéciale. Que sera l'avenir ? L'histoire nous le dira. Il sera intéressant de savoir si la perfection lorsqu'elle atteint ce degré peut se suffire à elle-même.

Pour aujourd'hui Lucrèce est une manière de rétablissement et son auteur est encore là-haut paré de mille feux. Peu importe la descende. Ce qui comptait c'était d'arriver à ce sommet, d'y entraîner dans son sillage : Jean Mercanton (il en prendra sans doute de la graine et au demeurant sa gaucherie, sa cinématographique et un

peu longue adolescence n'est pas déplacé ici), Pierre Jourdan le comédien pris à son jeu et les autres les comparses qu'ils s'appellent Jean Tissier ou Sinoel...

Et vous ont compris. Ils marchent bien comme il faut, avec esprit sur un dialogue de S. H. Térae et au commandement de Joannon. Leurs qualités se manifestent discrètement, avec une mesure qui doit être, au fond de la courtoisie admirative. Pourquoi ne pas admettre qu'ils sont pleins de bons sentiments ? Cette victoire d'Edwige Feuillère rejaillit un peu sur eux qui savent la présenter, la mettre en valeur, s'effacer enfin devant cette... perfection. Insaisissable d'ailleurs. Car elle tient aussi bien dans un sourire que dans un drapé, dans une intonation que dans toute une scène. En somme c'est également un échantillonnage de la perfection sous toutes ses formes et même si cela devait être, l'adieu d'Edwige Feuillère au cinéma on ne pourrait qu'applaudir tant l'équilibre et le talent se rejoignent avec élégance.

Jacques MARNAY.





Mademoiselle.

Permettez à un modeste admirateur, un de ceux qui parmi tant d'autres se repaissent de votre image, caché dans l'ombre d'une salle de venir vous présenter ses vœux. Par la même occasion je vous dirai que je vous admire et peut être même que je vous aime. J'ai vu tous vos films, j'ai votre photo dédiéee. Mais mon nom ne vous dirait rien, vous en avez dédiéé tant et tant. Je suis même de ceux qui ont eu du plaisir à vous voir dans *Jeunes Filles en détresse* où vous étiez si mauvaise et dans *Elles étaient 12 femmes* où vous étiez si insignifiante. J'ai frémi d'aise en vous voyant « en chair et en os » jouer *Am stram gram* et j'ai fait le voyage de Paris pour voir cette bluette qui s'appelait *Colinette*. C'est dire que je ne suis pas suspect de vous vouloir « dol ni haine ». J'ai d'autres titres encore pour fleurir mon amour. J'ai attendu deux heures sous la pluie un dimanche pour assister debout à *Paradis Perdu* et j'ai même « encaissé » cinq fois Tino Rossi dans *Le Soleil a toujours raison* pour vous y entrevoir. J'ai pleuré des larmes salées lorsque l'on m'apprit que je ne verrais probablement jamais *Abri 39*, *La Belle Aventure* et *Histoire Comique*. Voilà, Mademoiselle mon cœur écorché vif et mis à vos pieds. Tout cela me donne le droit de vous dire : « Où allez-vous ? » Car j'ai l'impression que vous êtes en train de faire fausse route. Au lendemain de l'armistice on a pu croire que vous alliez devenir la grande vedette française. C'était l'opinion de chacun, il était donc tout naturel que, vous aussi puissiez vous l'imaginer. Tout le monde s'est trompé, cela ne fait rien.



Mais non, il ne faut pas forcer son talent ! Histoire de rire avait prouvé que la fantaisie réussissait à Micheline Presle et lui laissait une jolie gamme.

## LETTRE OUVERTE A MICHELINE PRESLE



Fantaisie ? Pas du tout, son rôle dans *Un seul amour* est tout de drame.

erreur ne fait pas compte. Evidemment, vous avez joué un peu vite le jeu de la Star. Les journaux ont étalé votre vie sentimentale, vos projets matrimoniaux, vos aventures juridiques. Tout cela pouvait vous sembler amusant, c'était comme un jouet tout neuf, mais maintenant il n'en est plus question, tout est pour le mieux. Cela m'aurait ennuyé de vous voir vous engager dans cette voie qui, déjà porta si grave préjudice à Danielle Darrieux... Et, puisque je parle de Danielle Darrieux — je l'ai beaucoup aimée, vous savez, je suis très « spectateur » j'ai le cœur artichaud — je voudrais que son exemple vous soit utile. Comme vous (moins que vous peut-être) elle avait le sens de la fantaisie... Elle a

voulu parfois se lancer dans le « sérieux » ce fut *Katia* ou telle scène de *Retour à l'Aube*, elle s'est chaque fois lamentablement cassé le nez. Vous aussi vous allez vous le casser. On me dit que vous voulez « jouer profond » que vous commencez avec Pierre Blanchar, que vous allez continuer avec J. Becker... A deux genoux, je vous en prie, restez fantaisiste, ne forcez pas votre talent, j'aimerais tant ne pas vous perdre. Qu'est-ce que cela peut faire qu'Edwige Feuillère ou Madeleine Sologne soient placées plus haut dans la hiérarchie du talent... Peut être recevront-elles moins de bouquets de violettes. Ce que j'aime en vous, ce que nous aimons, c'est votre jeunesse, je ne puis dire toute simple, car elle est abominablement apprêtée mais votre jeunesse vraie, vos manières, ce qu'il y a de primesautier en vous. Vous avez une route à suivre, elle est buissonnière, elle ne mène peut être nulle part, mais c'est celle qui vous convient. Soyez y la première, la seule peut être, sur les autres vous resterez « à la traîne » et ce serait si triste pour vos amoureux. Je vous en prie, Mademoiselle Presle, faites ça pour moi.

Vous me trouvez bien audacieux, tant pis, il fallait que je vous le dise, il fallait vous préciser ce que je vous souhaite, croyez-moi, humblement, timidement sentimentalement votre.

Modeste PARFAIT

## L'ILE D'AMOUR

Le morcellement bêtement administratif des provinces en départements a porté au visage de la FRANCE une déplorable atteinte. Mais que dire lorsqu'on fait entrer la CORSE. La CORSE, un

département ! Cette île dont les paysages s'élèvent des sommets neigeux aux plages brûlées de soleil, des forêts solennelles aux maquis broussailloux, comment la réduire au format d'un calendrier des Postes ? Ce peu.



Tino Rossi « ambassadeur de Corse à Paris » est cette fois-ci intégré à son pays natal Il y tient par de solides racines, il tient à son île. Cela lui donne l'occasion de la présenter à Josselyne Gael, on ne pouvait en effet trouver guide plus qualifié.

Il chantera évidemment, on n'aurait pas choisi Tino Rossi s'il n'y avait pas eu de chansons dans *L'Île d'Amour*, mais il lui arrivera bien d'autres choses et de plus graves, et il devra partager la vedette avec *La Corse*. Mais les paysages sont des vedettes de tout repos aux exigences inexistantes.

ple de paysans et de bergers dont l'enthousiasme comme la colère se scande aux rythmes des fusils, dont l'ardeur fait craquer les frontières, comment l'imaginer réglé par des arrêtés préfectoraux ? Oui pour les bureaux des ministères, la Corse ne peut être qu'un département, mais pour les poètes, pour les rêveurs, pour les amoureux du beau, elle est la terre bénie des sentiments les plus purs et les plus libres, de l'hospitalité, de la vengeance, de l'honneur et de l'amour.

Une pareille contrée doit être pour le cinéma d'un attrait sans pareil. Et pourtant ceux qui ont voulu porter à l'écran un tel pays et un tel peuple n'ont donné à ceux qui l'aiment que déceptions et mécomptes. Il y a des pays que leur trop grande beauté empêche d'être photogéniques. Ainsi la Camargue. Ainsi la Corse. Voici qu'un de nos compatriotes a osé tenter la gageure. Maurice Cam vient de mettre en scène *L'Île d'Amour*.

Avouons tout de suite que malgré son éclat publicitaire nous n'aimons guère ce titre qui nous paraît rapetisser le sujet. Pourtant il faut bien l'admettre puisque c'est surtout une belle histoire d'amour que l'auteur a voulu nous conter. On ne la déflorera pas mais on peut avancer sans crainte que rien des yeux y pleureront...

Rendons grâce à l'auteur : il ne s'est pas laissé engluier à une légende folklorique, il n'a pas voulu « faire corse ». C'est une belle histoire grave et tendre qui, sans doute, eût pu se dérouler sous d'autres cieux (car elle est humaine) mais à laquelle les décors, l'atmosphère, le son de l'île donnent tout son sens et toute sa vibration.

Tino Rossi en est le héros. C'est un redoutable honneur. Il y aura sans doute une nouvelle querelle à son sujet, mais l'amour du pays explique bien des choses.

Et la voix inimitable s'élève. Elle dit un chant d'amour. Et c'est la voix de la Corse. Et c'est la voix même de l'amour.

Emile CARBON.





Gaston Bonheur, Serge de Poligny, Pierre Very et Du-bourdien travaillent actuellement à un scénario qui aurait pour titre : La Fiancée des Ténèbres. On parle de Michèle Alfa, Pierre Richard Wilm, mais tout ceci n'est que suppositions, pour l'instant du moins.

Henri Guisol va créer à Paris le rôle principal de Deux douzaines de roses, adaptation d'une pièce italienne qui connaît un très grand succès et dont on a déjà tiré un film avec Renée Saint Cyr : Roses écarlates.

Depuis le 15 Décembre on tourne à Billancourt : Le Dernier Sou, avec Ginette Leclerc, Annie France, Gilbert Gil, Georges Colin, Gabrielle Fontan. Manque encore la vedette masculine. Mise en scène d'André Cayatte.

## ON TOURNE... COUPEZ... BON

Le C.O.I.C. vient de rendre applicable une décision selon laquelle les exploitants de salles cinématographiques sont tenus d'indiquer le titre du film de complément et le nom du réalisateur dans le programme affiché à l'entrée des salles et d'une façon générale, dans toute publicité murale composée pour leur compte personnel.

Maurice Tourneur a commencé Cécile est morte avec Albert Préjean.

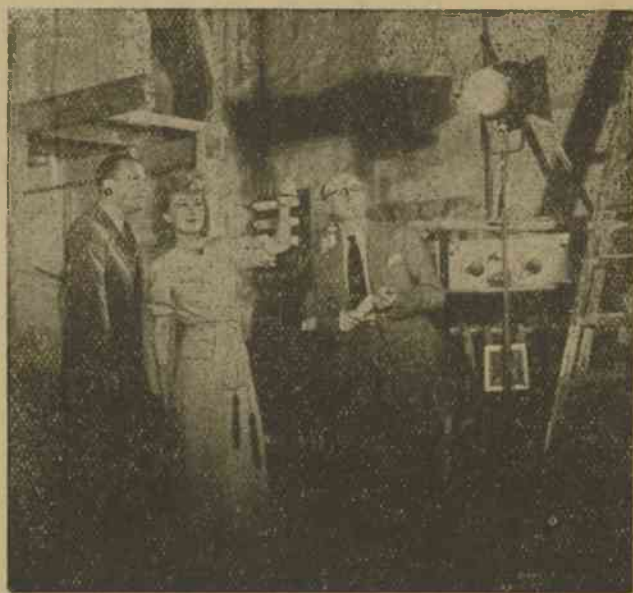
Voici quelques uns des comédiens qui tiennent de « petits emplois » dans le film de Carné : Les Enfants du Paradis : Le Vigan, Gaston Modot, Fabien Loris, Rognoni, Robert Dhéry, Marcel Monthyl, Jane Marken, Florencie, Jacques Castelot, Perez, Larive, Demange, Boverio, Labry, etc...

En moins de quinze jours on a adopté le projet de réaliser une fois encore Les Trois Mousquetaires et renoncé à ce même projet.

C'est Nino Frank qui a écrit le commentaire de Autour d'un film de montagne qui a été réalisé en marge de Premier de Cordée.

Printemps dangereux, avec Olga Tschekowa, Siegfried Breuer et Winnie Markus sort actuellement à Berlin.

Noëlle Norman qui joue l'hiver dernier Collinette avec Micheline Presle tiendra un rôle important dans Falbalas que va commencer Jacques Becker.



Lorsque l'on fait profession d'intelligence, il faut que cela se sache et se voie. Edwige Feuillère tournant Luerèce, se renseigne sur la technique.

... et voici la première photo d'Ebée au Roi dont Paulin a terminé récemment les extérieurs et qui va dès janvier, entrer dans les studios.



Jacques Viot termine actuellement l'adaptation de Lu-regarde. On y verra sans doute aux côtés de Gaby Morlay Raymond Rouleau et Jean Tissier. Peut être aussi une inconnue qui y ferait ses débuts.

Jean Worms vient de mourir à Paris après une longue maladie.

Le prochain film d'Allégret sera tiré par Jacques Viot du roman de Pierre Benoit : Cu-négondo.

## POUR LE SON... MOTEUR... ON



On pourrait croire qu'on va couper le cou de Tino Rossi, mais il ne s'agit que d'une question de maquillage.

Avant qu'on « ne mette le rouge » Christian Jaque s'occupe de la négresse du Voyage sans Espoir.



Alice Cocca reprendrait prochainement aux Ambassadeurs Chaud et Froid, de Crommelynck, avec Monique Joyce, Madeleine Robinson, Georges Marchal, Louis Salou, Philippe Clive et Robert Dhéry.

Henri Decoin mettrait en scène un film sur la vie de Marceau. On ignore encore quelle en sera la vedette masculine. Les noms de Georges Marchal, Louis Jourdan et Jean Louis Barrault sont officiellement prononcés.

Michel Vitold et Jacqueline Bouvier qui ont créé ensemble Jupiter, joueront une nouvelle pièce d'un jeune auteur, Gilles Barattier : Les muets.

En Janvier vont commencer à la Comédie Française les répétitions de la pièce de Salacrou Les Fiancés du Havre, mise en scène de Pierre Dux, décors de Raoul Dufy.

Jean Tissier a fait le 23 Décembre à la salle Gaveau ses débuts de conférencier.

Le 10 Janvier commenceront les prises de vues du Bossu sous la direction de Delannoy. Adaptation et dialogues de Bernard Zimmer, décors de Pimenoff et Renoux, chef opérateur Christian Matras avec : Pierre Blanchard, Yvonne Gaudin, Paul Bernard, Jean Marchat, Lucien Nat, Louvigny, Roger Caccia.

Et Romance en mineur avec Marianne Hoppe, réalisation de Helmut Kautner, rassemblée actuellement à Stockholm.

A la Comédie des Champs-Elysées, Les Eaux Basses, de André Roubaud groupent la distribution suivante : Suzet Maïs, Jacques Baumer, Paul Délon et Paul Oetly.

Alexandre Rignault sera l'Ogre dans la nouvelle pièce de C. A. Puget : Le Grand Poucet.







Lorsqu'un critique a laissé tomber dédaigneusement de ses lèvres : « C'est un mélo », il croit, généralement avoir prononcé une condamnation définitive et sans appel. Condamnation dont se soucie peu le public d'ailleurs, car le terme même de mélo est si peu réducteur que les chefs de publicité des films l'ont adopté comme argument. Un mélo, cela veut dire qu'il y aura des aventures sentimentales, très sentimentales, des héros très gentils et de très méchants, des drames affreux, des injustices abominables — on adore l'injustice — on adore pleurer à mouchoir que veux-tu — on adore pleurer — et que pour finir, à quelques concessions près, cela s'arrangera — on adore que cela s'arrange. — Une fois ces règles respectées, rien n'empêche de faire avec tout cela de très bons films. Abel Gance ne disait-il pas qu'une tragédie classique n'était tout simplement qu'un grand mélo réussi. Lorsque Delanoy réalisa *Fièvres*, il réunissait tous les

Pour elle, ou autour d'elle on tissait un nouveau mélo, moderne aussi, celui-là, plus moderne encore que *La Femme Perdue*. Ce fut *Retour de Flamme* que seules quelques villes privilégiées de zone sud ont vu pour l'instant. Un mélo avec des avions, des hommes d'affaires. Un être entraîné par la fatalité, par sa passion scientifique et qui en arrive à se conduire comme le plus haïssable des hommes... parce qu'il croit à son invention et que sa femme ne peut pas le suivre jusqu'au bout de ses sacrifices. Il y a les traquenards, les vilains trament dans l'ombre des plans machiavéliques, mais lui en sortira victorieux, il réussira au moment où tout est perdu, il retrouvera sa femme, il pourra sangloter d'aise au milieu de ses enfants, les spectateurs auront les quelques minutes de satisfaction nécessaire pour sécher leurs larmes, se moucher, on pourra rattrapper les désastres du rimmel. Car c'est très bien d'aimer ça, mais encore

Renée Saint-Cyr aura patronné la carrière de Roger Pigaut puisque *Retour de Flamme* était le premier grand rôle de ce jeune premier nouveau. Ce fut, on le sait, une réussite telle que le « grand départ » semblait pris et que Pigaut pouvait considérer sa partenaire comme un porte-bonheur... Qu'en pense-t-il maintenant qu'un rocher malencontreux en lui brisant l'épaule a du même coup arrêté net sa carrière ?

# mélo

RAJEUNI



éléments classiques du mélo, et il faisait néanmoins un très grand film (le seul dont puisse s'honorer Tino Rossi). D'ailleurs ce n'est pas si facile que ça de faire un mélo. On en peut prendre pour preuve que ce sont toujours les mêmes qui servent les solides mélos qui ont démontré leurs moyens scéniques des milliers de fois et cinématographiques plus que de raison.

L'an qui s'en va, nous a apporté entre autres, un goût très net pour le mélo moderne, le mélo spécifiquement cinématographique. La réussite du genre fut sans contredit *La Femme Perdue*. Tout y était, la fille abandonnée, le jeune premier victime du sort, l'enfant, le brave homme, la vieille maman. On vit les gens entassés, écrasés sur les marches d'escalier pour pleurer dans une atmosphère de buanderie sur les malheurs de Renée Saint-Cyr. On n'allait pas s'arrêter en chemin. Renée Saint-Cyr pourrait dorénavant porter le titre de « reine du mélo » si l'on classifie avec courtoisie à l'appui les principales vedettes de notre production.

faut-il être présentable au sortir de la salle. Il est à prévoir que *Retour de Flamme*, après *La Femme Perdue*, nous vaudra dans l'année qui vient une bonne série d'imitations. Le mélo plus que jamais va refleurir, nous pourrions dans un prochain numéro de Noël-Nouvel An, faire le compte et voir combien de « tragédies classiques » nous aura valu la mode nouvelle... Nouvelle, si l'on peut dire.

A.

## LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.  
Secrétaire général : R.M. ARLAUD  
Secrétaire Rédaction : Gef GILLAND

Abonnements France :  
1 an : 150 frs.; 6 mois : 80 frs.  
Chèques Postaux :  
A. de MASINI, 466-62 — Marseille



## Nos Collaborateurs éclairciront - ils le Mystère de LA FERME AUX LOUPS ?



N. D. L. R. — Au moment de mettre sous presse nous recevons de nos envoyés spéciaux le court article qui suit. Nous tenons à signaler à nos lecteurs que ceux-ci devaient partir en week-end lorsque la direction leur enjoignit de s'occuper de ce reportage. Avec une conscience professionnelle qui leur fait honneur et dont nul ne s'étonnera, ils ont fait face à un certain nombre de dangers que nous ne pouvions soupçonner et se sont trouvés distancer l'enquête officielle en plus d'un point.

### LE CADAVRE DE LA ZONE

Rien ne ressemble plus à un « lieu du crime » qu'un autre « lieu du crime ». Et le mutisme effrayant qui entoure les circonstances d'un meurtre au silence obstiné qui enveloppe un autre meurtre. Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'assassinat du Grand Georges à Saint-Ouen il y a quatre ans. Nous y songions en essayant

de faire la lumière autour de ce cadavre qui fut découvert, hier à la tombée de la nuit, non loin justement de l'endroit où le Grand Georges tomba victime d'un règlement de compte. Mais le grand Georges était connu de tous et il était même arrivé à la police (ô ironie) de le mettre en garde contre ses fréquentations. Le clochard qui vient d'être assassiné n'avait, à première vue, ni amis, ni ennemis. Pour l'instant aucun magot secret, n'a été découvert et l'ordre relatif mais vraisemblable de son domicile, n'indique pas qu'il ait été trouvé avant nous. Cependant il semble que la solution puisse se trouver dans un petit village avoisinant Paris où la victime semblait avoir des relations...

### TEMPETE EN FORET ET CADAVRE IDENTIQUE

Nous partîmes donc vers X... le lendemain aux premières lueurs du jour. Il fal-

lait pour raccourcir notre route traverser une petite forêt où nous surprit aussi imprévisiblement que possible une violente tempête. Que faire dans une voiture décapotable et avec notre rage d'être ainsi stoppés au début même de notre enquête ? Nous nous réfugiâmes donc dans une ferme qui semblait inhabitée et qui, à la vérité, était assez sinistre : La Ferme aux Loups. Nous l'explorâmes assez indiscretement pour y trouver de quoi nous sustenter lorsque dans une des salles nous découvrîmes un homme étendu sur le plancher. Hélas il était trop tard et à l'horreur de la solitude s'ajouta une inquiétude et une curiosité puisque ce cadavre était la même que celui que nous avions vu dans la zone. Ceci se passait il y a quelques heures et tandis que la gendarmerie alertée commence ses recherches nous continuons les nôtres qui sont doubles et qui pourtant semblent se rejoindre tragiquement.



## NOS COUVERTURES

Sury Corrier dans "L'Escalier sans fin".

Découverte dans *Fontcairel*, Sury Corrier avait besoin du rôle qui affermit une jeune carrière. Le rôle, Lacombe le lui a donné dans *L'Escalier sans fin*. On peut supposer que la jeune comédienne n'accepta pas la partie sans angoisse. Il y fallait s'y mesurer avec des acteurs tels que Lucien Line, Renaud et Pierre Fresnay. En réussissant avec éclat, elle a gagné d'abord cette tentative et ensuite toute sa carrière qui maintenant semble certaine et brillante. Non seulement le rôle est parfait, il n'est pas non plus de nature à leur toute sa finesse mais encore le film a un retentissement moult. Et cet élément là qui n'est pas forcément en rapport avec l'exactitude de l'interprète, n'est pas négligeable. On a vu des vedettes rater leur chance parce que leur rôle était dans un film sans éclat. *L'Escalier sans fin*, par contre dès sa sortie, mit d'accord critiques et public. Il se classa dans ces œuvres à succès, d'abord critiques et public, il se classa dans ces œuvres à succès, d'abord critiques et public, il se classa dans ces œuvres à succès, d'abord critiques et public.



— J'étais au premier rang et il y a eu une bagarre sur l'écran !

## La Destinée par la Graphologie

L'année qui vient... Que sera-t-elle pour vous ? La chance vous sourira-t-elle ? La révélation de vos qualités et défauts peuvent modifier votre destinée et vous aider à atteindre le bonheur.

Pour apprendre à les connaître, écrivez au célèbre Professeur MEYER, envoyez-lui un spécimen de votre écriture et votre date de naissance, il vous sera adressé sous pli fermé, contre la somme de 10 francs une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

Pour le règlement prière d'envoyer une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement, afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, Dpt E. Bureau 240. 78, Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>).

Les clichés publiés dans ce numéro ont été visés R. R. de 5.403 à 5.458.

## Jeunesse présente

(Suite de la page 3)

ici, une revue polycopiée ; là un cénacle où l'on discute avec énergie ; et, à toutes les rédactions des journaux, des avalanches de lettres. Les jeunes lèvent la tête et protestent avec véhémence. Il faut avoir vécu soi-même leurs heures de fougue pour goûter pleinement cette manière de révolution.

Il faut les entendre s'époumonner à propos de L'Eternel Retour, le film qui depuis la guerre a le plus attiré leur attention. Quelle flamme dans l'admiration et quelle sévérité dans la critique ! Le Corbeau a, lui aussi, marqué fortement. Les jeunes ont retrouvé la patte, ou plus exactement la griffe, d'un jeune. Lorsqu'il récidivera, Clouzot n'aura qu'à bien se tenir. On l'attend au tournant. S'il n'a pas réussi son film par inadvertance, alors tous les espoirs sont permis, et parmi les plus grands. Son anti-conformisme, même dans ses excès, surtout dans ses excès, a séduit. Il suffit que les Tartufes et les collectionneurs de diplômes s'en soient montrés effarouchés, pour que nos jeunes partent à l'attaque de plus belle.

Et il importe peu qu'ils aient ou non raison. Le cinématographe a besoin de cette neuve frénésie qui lui signifiera ses voies prochaines. Il a besoin de sang brûlant, d'iconoclastes farouches, de « supporters » fanatiques. Il a besoin d'être tour à tour rossé et embrassé.

Il n'est peut-être pas un art, mais il est certainement, dans ce monde impermanent, la réalité la plus amovible, un renouvellement incessant.

Ah ! c'est chic la jeunesse ! Bravo, les copains !

M. B.

## RETROSPECTIVE FUTURISTE

(Suite de la page 8)

une entreprise sérieuse, c'est la présence sur ses écrans d'une sorte de mannequin inodore, incolore et insipide, une femme sans beauté, sans talent, sans moyens, et dont le nom rappelle une lettre de l'alphabet grec (bêta ou iota). Oui, cette femme, c'est la preuve formelle du manque de goût, du manque d'intelligence de cette curieuse époque.

C'est sur cette remarque que je termine le compte-rendu de la séance rétrospective que nous devons à l'amabilité de M. Héréma, le distingué directeur de la Cinémathèque Nationale.

1943. Il y a vingt ans ! Comme c'est loin, tout ça !...

Jules HISPANO-SUIZA.  
P. C. C.: SORO.

Le Gérant : A. de MASINI

Impr. MISTRAL - Cavaillon

## Tous nos vœux et...



... rien pour S. Renant qui maintenant saura faire seule sa réussite.



... un recommencement pour Roger Pigaut qui dit vouloir être opérateur.



... un prompt rétablissement pour L. Carletti, l'acrobate, il en est grand temps.



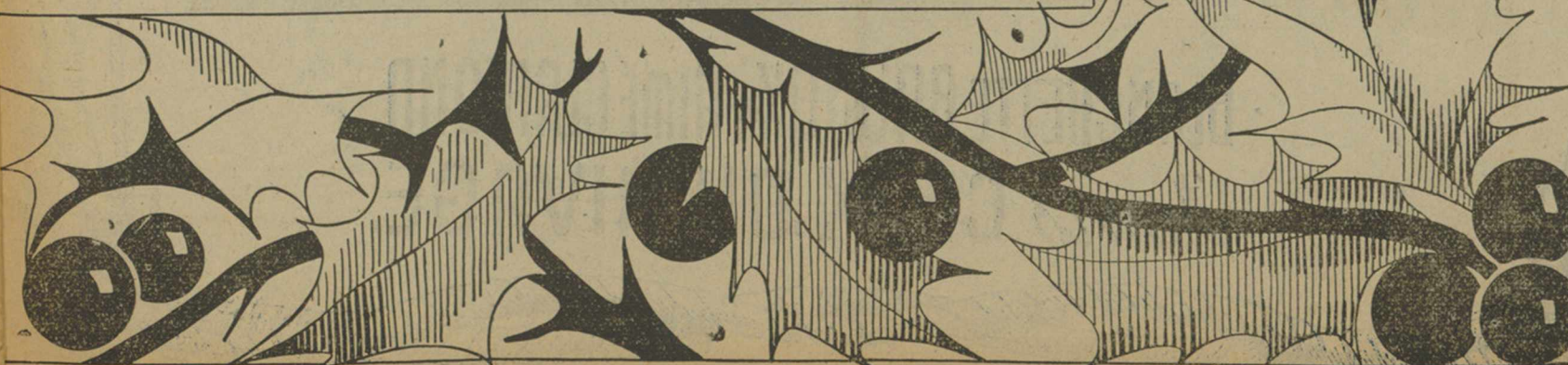
... un retour pour Louis Jourdan qui loin des yeux, s'efface déjà dans bien des cœurs.



... un rôle pour Gaby André qui pour la première fois vient de le mériter.



... c'est à nous que nous souhaiterons de voir F. Périer tout au long de l'année, il a su en quelques mois nous en donner l'impérieux désir.



DEVENEZ / CINEASTE !

les 120 Métiers du Cinema

PAR CORRESPONDANCE

Demandez notre documentation et le tableau synoptique de l'industrie du Cinéma contre la somme de 10 francs pour tous frais à l'ÉCOLE TECHNIQUE DE CINÉMA de FRANCE-PRODUCTIONS, 3, rue CANAL, PARIS (14<sup>e</sup>).

Bureau 225. 2, Bd Victor-Hugo, NICE

ÉCOLE TECHNIQUE DE CINÉMA



*la revue de*  
**L'ÉCRAN**



· **BLANCHETTE BRUNOY** *et* **AIMÉ CLARIOND**  
*dans* **CEUX DU RIVAGE**